Djan Guelin dein l'étrandzi

Autor(en): **C.-C.D.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **34 (1896)**

Heft 48

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-195865

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

la préférence doit être donnée, sans aucune hésitation, à ceux d'outre-mer.

L'Américaine qui ne peut pas se payer une domestique trouve à la remplacer avantageusement par son mari. On n'imagine pas la patience avec laquelle un Américain peut charrier son baby dans les rues pendant des heures.

Il sait à merveille l'envelopper dans ses langes, le tranquilliser la nuit et lui donner le biberon au moment convenable.

Il se lève de bonne heure, trouvant qu'une femme seule peut se permettre de rester tard au lit. Puis il allume le feu, prépare le bois pour la journée, en attendant que l'eau soit assez chaude pour faire le café et, s'il en a le temps, il prend un panier et court aux provisions.

Le mari américain ne vit que pour ses affaires et ne les quitte que pour rentrer chez lui. Jamais il ne s'amuse à regarder d'autres femmes que la sienne, car elles ne comptent plus pour lui, et si elles le saluent en passant d'un gentil bonjour, il ne leur répond que par un son inarticulé qui ressemble à un grognement.

Il a les visites en horreur et s'il est tenu d'en faire une, il garde un silence obstiné et réfléchit profondément à ses affaires.

Si sa femme reçoit, il n'écoute pas ce que ces dames peuvent se dire, mais il s'en va discrètement fumer une pipe dans sa chambre ou mettre un peu d'ordre dans la cuisine.

Il admire généralement sa femme dans tout ce qu'elle fait et lui donne sans rien garder pour lui le total de ce qu'il gagne. Tout ce que madame dit est bien dit: c'est elle qui choisit l'appartement, le docteur, la maladie qu'on aura pendant l'été, l'endroit où on ira la guérir, etc.

Non seulement il admire sa femme, mais il l'aime beaucoup: en cela c'est le gouvernement lui-même qui donne l'exemple, puisqu'on dit que jusqu'ici tous les présidents se sont mariés par amour.

Mais c'est assez pour une fois, car je n'aimerais pas faire couler les larmes des dames qui liront ces lignes: j'ai déjà sur la conscience d'avoir porté la désolation dans le cœur de ma voisine en lui énumérant les douces vertus des maris américains. « Ah! s'est-elle écriée, entre deux sanglots, si j'avais su tout ça plus tôt, au lieu de rester ici pour être grognée et rechignée d'un bout de l'année à l'autre, je serais partie pour l'Amérique avant d'être mariée! »

Je termine, car si j'en disais davantage sur ce sujet, je serais capable de me trouver changée en agent d'émigration!

UNE ABONNÉE.

Voyage à Paris.

J'avais vingt ans; depuis longtemps je mourais d'envie de voir Paris: est-il un provincial qui n'aspire à connaître la capitale? J'économisais dans ce but; j'avais réuni une somme suffisante, lorsque j'appris que la Compagnie de l'Ouest organisait des trains de plaisir pour la grande ville. Cela me décida et je quittai Fougères, mon pays, un beau matin, à huit heures trente-trois minutes; le soir, à dix heures vingt et une, je débarquais à la gare Montparnasse. Une heure après, j'errais sur les boulevards, écarquillant les yeux, ébloui par les lumières, stupéfié à la vue du mouvement des voitures, des piétons; non, je ne regrettais pas mon argent.

J'en étais là de mes réflexions quand je vis venir à moi un monsieur à l'air rébarbatif, vêtu d'une longue redingote boutonnée, coiffé d'un chapeau à haute forme, porteur d'une décoration et d'un énorme gourdin qu'il brandissait avec ostentation.

Il me dévisagea un instant.

— C'est bien cela, murmura-t-il.

Tout à coup, il me frappa sur l'épaule.

— Au nom de la loi, je vous arrête, me dit-il sur un ton menaçant.

— Pardon, monsieur, lui dis-je tout troublé, vous vous trompez sans doute; j'arrive de Fougères.

— Pas un mot, je sais tout.

— Alors vous savez que j'arrive de Fougères; c'est la première fois que je viens à Paris.

— Vous êtes descendu à la gare Montparnasse.

— Oui, monsieur.

— Je vous file depuis votre arrivée; je suis de la police.

— Mais, monsieur, dis-je effrayé...

— Silence! Vous vous expliquerez au dépôt.

Entrez là-dedans.

Il ouvrit la portière d'une voiture dans laquelle je montai plus mort que vif.

— Cocher, dit-il, à la préfecture de police.

Il prit place en face de moi et me regarda en fronçant les sourcils.

— Monsieur, lui dis-je, je suis certainement victime d'une erreur, d'une ressemblance; vous vous trompez.

— La police ne se trompe jamais, répliqua-t-il; retenez cela pour votre gouverne.

— Je me nomme Séphyrin Legallec; j'arrive de Fougères.

— Vous raconterez cela au juge d'instruction.

Il tira un signalement de sa poche et fixa alternativement ses regards sur moi et sur son papier.

— Front étroit, murmura-t-il en se parlant à lui-même, yeux chassieux, nez écrasé, lèvres pendantes, menton de galoche, oreilles grandes; c'est bien cela.

Ah! mon gaillard, s'écria-t-il, enfin nous vous tenons!

— Monsieur, lui dis-je, je vous jure que je suis innocent.

— Il faut que je vous fouille; mais on a des égards, sortez tout ce que vous avez dans vos poches.

Allons, exécutez-vous de bonne volonté.

J'obéis en protestant de nouveau.

— De quoi m'accuse-t-on?

— On vous l'apprendra à la préfecture. Donnez tout ce que vous avez.

Je sortis mon porte-monnaie qui contenait quatre cents francs en or, mon couteau, mon mouchoir.

Le policier s'empara des objets.

— Ce n'est pas tout, dit-il; videz votre gousset.

Je retirai ma montre que je lui remis; d'une poche de ma jaquette, je sortis mon portefeuille qui renfermait deux billets de cent francs.

Le policier prit le tout.

— Vous n'avez plus rien, m'interrogea-t-il, le regard sévère.

— Je vous ai tout donné, répondis-je; regardez vous-même.

— Je m'en rapporte à vous, dit-il.

Il étala mon mouchoir sur ses genoux, y plaça mes valeurs et en fit un paquet qu'il noua.

— Tout cela sera déposé à la préfecture.

Il fit arrêter le fiacre.

— Cocher, dit-il, je suis inspecteur de la sûreté; je viens de capturer un anarchiste d'un dangereux arrivé d'aujourd'hui avec l'intention de faire sauter l'ambassade de Russie; je ne fais qu'entrer au bureau de poste pour envoyer un télégramme à Saint-Pétersbourg; je vous confie mon prisonnier; placez-vous à côté de la portière et s'il fait mine de s'évader, assommez-le sans pitié!

— Compris! s'écria le cocher qui sauta en bas de son siège.

Il prit son fouet par le petit bout et il se mit à monter la garde en m'injuriant:

— Coquin, criait-il, canaille! C'est toi, gringalet, qui veux faire du mal à nos amis les Russes? Ton compte est bon, gredin! Espèce de muffle! Tête d'assassin! J'irai te voir guillotiner. Essaie un peu de te rebiffer que je te casse la figure!

Il brandissait son fouet.

— Fénian! C'est vrai que tu dégotes mal; faut-il que tes parents soient des propres à rien pour ne pas t'avoir étouffé!

A ses cris, un rassemblement s'était formé; une foule hostile qui augmentait à chaque instant entourait le fiacre.

— Oui, citoyens, disait le cocher, c'est un nihiliste; il veut faire sauter l'ambassade de Russie, assassiner l'ambassadeur.

— A mort! A l'eau! criait la foule.

Je tremblais de tous mes membres.

— Il faut le lyncher! exclama un assistant.

Aussitôt mille bras soulevèrent le fiacre.

— N'y touchez pas, dit le cocher, je réponds de sa peau et puis je ne suis pas payé.

A ce moment, deux gardiens de la paix arrivèrent.

Le cocher répéta ses invectives.

La foule poussait des hurlements.

— Ce n'est pas tout ça, reprit le cocher en tirant sa montre, voilà plus d'une heure que l'inspecteur de la sûreté est entré à la poste; il ne revient pas, je vais le chercher.

Veuillez donc garder mon prisonnier, dit-il aux agents; c'est vot' métier.

Il partit.

Les agents se plantèrent devant la portière; ils eurent un mal énorme pour empêcher la foule de m'écharper.

Elle voulait briser le fiacre.

Je crus ma dernière heure venue.

Enfin le cocher revint; il était furieux.

— J'suis roulé! s'écria-t-il; j'suis pourtant à la coule! C'est un faux inspecteur; on ne l'a pas vu à la poste.

Qui est-ce qui va me payer?

Il se souvint de moi.

— Allons, déganillez, me dit-il. C'est vous qui allez me régler; voilà deux heures que je vous trimballe!

— Je n'ai pas d'argent, lui dis-je, l'inspecteur m'a tout pris.

— L'inspecteur! s'écria-t-il, un joli escroc; vous n'avez pas vu qu'il se fichait de vous!

— J'arrive de Fougères.

— Cela se voit!

— Je lui ai donné tout ce que j'avais.

— Faut-il que vous soyez moule! Vous allez me remettre votre chapeau.

Avant que j'aie eu le temps de m'y opposer, il s'en empara, remonta sur son siège, fouetta son cheval qui prit le galop. La foule s'était retirée en riant.

Il était deux heures du matin; grelottant de froid, j'errai dans les rues toute la nuit; au jour, je fus ramassé par des agents qui me conduisirent au poste où je racontai mon aventure.

La police m'a rapatrié.

Quand on m'y reprendra à venir à Paris!

Eugène FOURRIER.

Djan Guelin dein l'étrandzi.

Djan Guelin étâi on espèce dè taborniò, dè bobet que volliâvè por ti lè diablio alla dein lo défrou. Suffit que Marc à la véva avâi 10 louis dè gadze pè Lyon, que l'avâi lè nippès dè sonmonsu et que lè dzeins lo recriâvon quand vegnâi pèce, Guelin sè fourra dein la boula dè parti assebin.

Quand lo dese à son père, lo vilho lâi fe: « Eh bin tè vu pas gravâ; n'ein portant prâo pan et prâo ovradzo, mâ se te vâo allâ va! » Lo père sè peinsâvè: lo faut laissi fére: l'est bintout cévè; et pi on pou dè vatze einradja logaretrà dè volliâi dinse roudâ.

Adon noutron Djan Guelin fâ férè son passeport; sa mère lâi câod on bio bissat po sè z'hailloms; son père lâi baillè on part dè dzaunets, et la né dévant dè parti, va derè *atsivo!* per tot lo veladzo.

Lo leindéman sè lâivè à duè z'hâorès, son père lâi espliquè lo tsemin, kâ lo pourro Djan qu'étâi on pou pésant n'étâi quàsu jamé saillâi dè l'hotô, et tracè dâo coté dè Lozena, po lo trein. On étâi ein âoton et ti lè matins y'avâi 'na forta niola. Quand l'est que l'arrevà âo Tsalet à Gobet, sè trovà pe hiaut que la niola, et lo sélâo que sè lèvâvè, fasâi la niola qu'étâi per d'avau, tota rodze. Mon toupin que n'avâi jamé cein vu, ne vayessâi perein dulé d'amont tant qu'âi montagnès; s'arrêtè et sè dese: Mâ, mâ! iò su-io venu; m'einlévine se cein ne vâo pas étrè la Mer Rodze; eh mon Diu se l'allâvè m'arrevà coumeint à Pharaon, que ia su lo catsimo: « Il voulut passer après les Israëlites, mais les eaux de la mer retournèrent à leur place et il fut noyé avec toute son armée. »

Adon mon lulu coumeinça à grulà dein sè tsaussès; ne fâ ni ion, ni dou, sè revirè et retracè contrè la mâison, iò l'arrevà dza dévant midzo, mâ ein passeint pè lo prâ po que nion ne lo vayè.

— Eh! t'és dza quie, que lâi fâ son père, que maillivè dâi rioutès derrâi la mâison?

— Oh ! câise-tè, que repond, su z'u tant quiè vai la Mer Rodze ; n'é pas êtâ fotu d'allâ pe lèin et mè su reverî.

— T'as bin fé, que lâi dit son pére, que ne fe pas ébahi dè lo dza revairè, mâ accuta : Lè dzeins sè vont fottrè dè tè se tè vayon dza perquie ; tè faut tè catsi on part dè dzo dein lè z'éboitons, ora que lo gros caïon est veindu et ta mére tè portéra à medzi ein alleint tatâ lè dzeneliès, et s'on mè demandè après tè deri que t'es dein l'étrandzi.

L'est dinsè que firon et mon Djan allâ s'étaidrè su la paille.

Dévai lo né, aprés abrévâ, tandi que lé dzeins ramessivon pè lo tsemin, après lè vatsès, vouaiquie lo pére Guelin qu'a dâi résons avoué son vesin, rappoo à n'on bocon dè bumeint que volliâvon ti dou, po cein que l'étâi à râ la bouenna. Ma fâi cein amenâ dâi gros mots et l'étiont prêts à sè vouîstâ.

Lo Djan qu'accutâvè cein et que guegnivè pè lo perte d'on niào qu'avâi châotâ à n'on lan dâi z'éboitons, dzemelhivè dè ne pas poâi allâ reveindzi son pére. Adon à n'on momeint iô la colére lâi montè à la téta, l'âovrè lo guintset dè la dzenelhire, que baillivè dein lè z'éboitons, soo son bré, fâ lo pœing et criè âo vesin :

— Jean-Louis ! eh pouèson ! se n'îro pas dein l'étrandzi, quinna brocha tè fotrè ! C.-C. D.

A la chasse.

On nous raconte l'amusante aventure qu'on va lire et qui est, paraît-il, très authentique :

Un matin, deux gendarmes du poste de *** aperçurent, dans le lointain, un homme qui portait un fusil et semblait vouloir se soustraire à leurs regards.

Aussitôt nos braves gens se mirent à courir.

Ils poursuivirent leur homme pendant un quart d'heure. Ils croyaient enfin mettre la main sur lui, quand celui-ci saisit tout à coup un arbre et, avec l'agilité d'un singe, grimpa jusqu'à la cime.

— Descendez donc, monsieur ! s'écria l'un des gendarmes.

Pas de réponse.

Les deux gendarmes jurent alors de ne pas quitter la place.

Sans s'émouvoir le moins du monde, le chasseur tire de sa carnassière diverses provisions de bouche, et attaque un frugal déjeuner.

Les gendarmes étonnés, commencent à perdre courage ; mais l'idée d'abandonner une si belle capture leur rend bientôt toute leur énergie.

L'un d'eux se décide, et, se servant de ses deux mains et des épaules de son camarade, il arrive jusqu'au chasseur, sans que celui-ci fasse mine de défendre la place.

— Au nom de la loi, votre permis !

Disant ces mots, le gendarme saisit d'une main triomphante le malheureux chasseur au collet.

Celui-ci tire de son portefeuille le permis demandé et le présente.

— Mais il est en règle, s'écrie le gendarme furieux.

— Je le sais bien, dit le chasseur avec calme.

— Alors pourquoi vous sauviez-vous ?

— Est-ce que je vous ai dit de me suivre !

— Pourquoi grimpiez-vous sur cette arbre ?

— Est-ce que je vous ai dit d'y monter ? Moi, je viens déjeuner ici tous les matins. C'est une habitude et c'est mon plaisir.

— Mais il fallait nous le dire.

— Vous ne me l'avez pas demandé.

* * *

Un très grand nombre de nos lecteurs, notamment ceux de Lausanne, connaissent le loustic héros de cette histoire, qui est non seulement bon chasseur, mais touriste intrépide.

A l'occasion de la visite des souverains russes à Paris, plusieurs journaux ont rappelé celle qu'y fit Pierre-le-Grand en 1817. On trouve dans ces récits une curieuse anecdote : Pierre était très désireux de connaître Mme de Maintenon, cette favorite devenue la seconde femme de Louis XIV, à la suite d'un mariage secret. Mme de Maintenon, avertie à temps, s'était mise au lit pour ne point recevoir Pierre. Mais il entra néanmoins dans la chambre, alla droit au lit, en releva les rideaux et « salua la malade de la façon la plus courtoise. » Le Tsar s'excusa de l'heure sans doute inopportune de sa visite, mais étant venu en France pour voir, à Paris, les choses les plus remarquables et les personnes les plus distinguées, il avait tenu à présenter ses hommages à la marquise. Puis il lui demanda quelle était sa maladie.

— « La vieillesse ! » répondit Mme de Maintenon d'une voix faible.

— « C'est une maladie à laquelle nous sommes tous sujets, pour peu que nous « vivions longtemps », répartit le Tsar.

Après avoir souhaité meilleure santé à la malade, il la salua et se retira.

Un des témoins de l'entrevue a déclaré que la vieille favorite fut toute ragaillardie par la visite du Tsar, et qu'à l'aspect de celui-ci on vit paraître sur son visage un rayon de son ancienne beauté.

Aux Philippines. — Le général espagnol Huertas, chargé de réprimer l'insurrection qui a éclaté dans cette colonie, s'est trouvé dernièrement dans une curieuse situation. On sait que les insurgés comptaient sur un soulèvement des troupes indigènes. Entre autres conjurés, se trouvait un barbier indigène qui rasait le général Huertas. Au commencement de l'opération, celui-ci remarqua que le barbier se troublait. Il le questionna et le barbier répondit : « Ne me tuez pas, je vous dirai tout. J'étais engagé pour vous couper le cou en vous rasant, mais je ne le ferai pas. »

Le général lui dit : « Si ce n'est que ça, tu peux continuer. » Le barbier, tout tremblant, acheva de le raser et ensuite confessa les noms de tous ses complices, leur plan, etc.

Le général ordonna que les troupes indigènes fussent désarmées et fit fusiller deux sergents. Soixante instigateurs de la rébellion ont été déportés.

Délassement du 17 octobre. — Le tirage au sort a donné la prime à M. Ch. Zehnder, à Romanel sur Morges.

Logogriphe.

Sans ma tête, lecteur, j'ai sauvé les humains,
Dont la race, sans moi, serait anéantie ;
Ai-je ma tête, alors secondant tes desseins,
Je t'élève ou t'abaisse au gré de ton envie.

Les primes en retard sont expédiées aujourd'hui à MM. Béchert, Gysler, Ogiz et Buttex.

Contre le rhume de cerveau. — Aux nombreux remèdes déjà indiqués, contre le rhume de cerveau, il faut ajouter celui-ci, qui nous est donné par les *Feuilles d'hygiène :*

Chlorhydrate de cocaïne, 1 gramme.
Camphre pulvérisé, 4 grammes.
Sous-nitrate de bismuth, 30 grammes.

Prendre une prise toutes les heures.

Rien n'est plus simple que de faire préparer ce petit mélange à la pharmacie et de l'essayer.

Potage aux petits oignons. — Epluchez avec soin des petits oignons ; faites-les blanchir, puis sauter dans du beurre avec un peu de sucre ; quand ils ont pris une jolie couleur, versez du bouillon dessus, achevez la cuisson, mettez un peu de poivre, dégraissez et versez sur des croûtons frits.

Jeunes Commerçants. — A l'occasion de son 24e anniversaire, les nombreux membres et amis de cette société seront réunis ce soir au théâtre, où les convient une représentation variée et un bal qui procureront à tous de gais instants.

Mardi prochain, soirée de la *Société française de bienfaisance*, au profit de ses assistés. L'obligeant concours de Mme R., cantatrice de grand talent, de M. Scheler, de M. Baudet, violoniste, de la Société de Belles-Lettres, et de M. Dufour, qui dirigera un assaut d'armes, en assurent le succès. — Billets chez MM. Tarin et Dubois.

Amis-Gymnastes. — Au moment de mettre sous presse, nous recevons le programme de la soirée annuelle de cette société. Heureusement composé d'un choix de morceaux de musique et d'exercices gymnastiques, et se terminant par une *Gavotte écossaise*, il nous promet quelques heures délicieuses. Nombreux sont ceux qui voudront en profiter.

Théâtre. — Jeudi, la 2me représentation de la *Mégère* a eu le même succès que la première ; elle méritait une salle mieux comble.

Demain, dimanche, un drame à grand spectacle : **La jeunesse des mousquetaires**, par A. Dumas. — Jeudi, 3 décembre, *L'Etincelle*, comédie en 1 acte, de Pailleron, et *L'Amiral*, comédie en 2 actes, de Jacques Normand. Ces deux charmantes pièces sont du Théâtre-Français.

Concerts. — Nous rappelons le concert que Mme Térèsa Tosti, cantatrice, et M. Panzer, pianiste et compositeur, donneront vendredi soir au Casino-Théâtre.

Mme Tosti nous arrive précédée d'une réputation bien établie. Elle s'est fait entendre dans toutes les capitales de l'Europe et partout son succès a été éclatant. — Billets en vente chez MM. Tarin, Fœtisch et Dubois.

Ariana. — Tous ceux qui ont visité ce magnifique musée et apprécié l'amabilité et la grande complaisance de son directeur, liront avec plaisir les lignes suivantes empruntées à la *Tribune de Genève :*

Dimanche dernier, M. Godefroy Sidler, conservateur de l'Ariana, a réuni à sa table tout le personnel de ce vaste domaine, ainsi qu'il le fait chaque année. Cette réunion a présenté un caractère particulièrement original ; M. Sidler, renouvelant un usage antique, s'est fait le serviteur de son personnel, avec une bonne grâce, une cordialité parfaite.

Aussi, au dessert, a-t-on porté un toast chaleureux à cet excellent maître qui sait se faire aimer et estimer en même temps, par son esprit de justice et sa bienveillance. On n'a pas oublié la distinguée maîtresse de la maison qui accueille toujours si gracieusement ses invités.

L'après-midi a passé comme par enchantement et la réunion est restée pleine d'entrain jusqu'à la fin.

Le maire d'une petite commune de la Lozère ne s'étant pas aperçu que le registre destiné à enregistrer les mariages était terminé, se trouva pris au dépourvu et ne put procéder à l'union de deux fiancés.

Il les a renvoyés dos à dos après leur avoir délivré ce certificat authentique :

« Le maire de la commune déclare à n'importe qui qu'il est absolument dans l'impossibilité de marier le sieur Clément-Ferdinand Memet, tailleur, avec Marie-Julie Pages, les registres de l'état-civil étant terminés. »

Un brave homme, qui s'est ramassé une belle fortune en vendant des chiffons, s'étant retiré des affaires, vise au grand seigneur. Il a un domestique avec lequel il vit seul, et une cloche qu'il fait tinter tous les jours à midi, à l'heure de son dîner. A midi, il prend son chapeau et appelle son domestique :

— Jean, voici le moment de dîner. Je descends dans la rue, sonnez la cloche, afin que je vienne me mettre à table.

L. MONNET.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.